

**Le respect est une juste distance**  
*- Dimanche des Rameaux -*  
*(Après la lecture de la Passion,*  
*il convient de faire une brève homélie)*  
5 Avril 2009

Nous avons organisé à l'Espace Bernanos, le 25 mars dernier, un débat sur le film de Mel Gibson, La Passion du Christ, cinq ans après sa sortie. Il avait suscité de fortes polémiques et nous voulions reprendre cela avec un peu de recul.

Je voudrais vous livrer trois remarques, ou plutôt deux remarques et une réflexion.

D'abord, comme dans toute polémique, et nous en avons connu de très fortes récemment (qui portaient au-dessous de la ceinture), nous pouvons dire, nous tous Catholiques, que nous avons péché. En nous laissant prendre dans des discussions inutiles. Pour ce film, je me souviens des pressions qui venaient des deux côtés, partisans et adversaires, aussi injustes les unes que les autres, autant d'atteintes à la liberté. Pardonne-moi, Seigneur, d'être entré dans une mêlée inutile.

Deuxième remarque, sur la violence de ce film. Nous l'avons projeté le Mercredi des Cendres, et je me souviens de cette femme à l'accueil avec deux petits enfants qui demandait si elle pouvait les y emmener. J'ai entendu lors du débat des adultes qui disaient avoir trouvé certaines scènes de ce film insoutenables. C'est quand même un bon critère de Catholicité : est catholique ce qui peut rassembler toutes les sensibilités. C'est même un critère de vie : qu'est-ce que nous montrons à nos enfants ?

Le mois dernier, le Père Saint-Eve, des Missions Etrangères de Paris, est venu témoigner de sa vie. Il a raconté sa formation théologique avec un professeur thomiste qui leur a fait étudier pendant quatre ans la Somme théologique de saint Thomas d'Aquin, cahier après cahier. A la fin de chaque cours, le professeur fermait le livre et demandait : « imaginez un petit enfant de Chine ; en quoi est-ce que ce que nous venons d'étudier le concerne ? ». La plupart du temps, ils trouvaient. Et quand, parfois, ils ne trouvaient pas ce que cela disait pour cet enfant, le professeur disait : saint Thomas s'est trompé ; c'est l'enfant qui prime.

Enfin troisième remarque, ou plutôt une réflexion sur la représentation de Dieu et de la Passion.

Il se trouve que j'ai eu plusieurs discussions ces dernières semaines, notamment avec des peintres, sur la façon de représenter Dieu. Quelle image donner ou se faire de Dieu ? Non pas « quelle idée » : mais quelle image ? Un Père de l'Eglise, saint Irénée, a dit que le visible du Père était le Fils, et l'invisible du Fils était le Père. Ce qu'on peut voir de Dieu, on le voit en Jésus-Christ. Jésus le dit à l'un de ses disciples : « Qui m'a vu, a vu le Père ».

Mais aujourd'hui, pour entrer dans la Semaine Sainte, quelle image avoir ou garder du Christ ? Celle de l'entrée à Jérusalem, d'une modestie puissante, où la foule acclame un roi d'Amour ? Ou bien celle du Golgotha, où le vert des Palmes et la lumière du soleil ont été remplacés par le rouge du sang et l'obscurité des ténèbres ?

Ce que je vous invite à contempler cette semaine est la façon dont le récit de saint Marc opère comme une mise à distance et en perspective. Je m'explique : au moment de la mort du Christ, saint Marc parle des femmes – elles sont importantes puisqu'elles seront là au matin de Pâques : elles feront la charnière.

Ces femmes « qui alors regardaient à distance », saint Marc donne leurs noms : « entre autres Marie de Magdala, Marie mère de Jacques le petit et de Joset, et Salomé ». Et saint Marc ajoute que ces femmes « suivaient Jésus et le servaient lorsqu'il était en Galilée », et qu'il y en avait « beaucoup d'autres encore qui étaient montées avec lui à Jérusalem » (Mc 15, 40-41).

Ces femmes regardent de loin. Elles sont à distance : sur un tableau, elles seraient représentées à l'arrière-plan. Autrement dit, si elles parlent entre elles, on ne les entend pas. Mais ce disant, et immédiatement, Marc donne leur nom, et ce faisant, on s'approche d'elles, on les reconnaît : on reconnaît Marie-Madeleine, Marie mère de Jacques, Salomé. Elles sont là toutes les trois, et puis d'autres.

Mais si on s'est approché d'elles, forcément, on s'est éloigné de la Croix. Et cet éloignement implicite est renforcé par un retour dans le temps, un éloignement temporel, dans le récit, du temps où ces femmes étaient avec Jésus et le servaient lorsqu'il était en Galilée. Et cet éloignement est alors à nouveau comme diminué par une évocation récente, de la montée à Jérusalem.

Autrement dit, on a rejoint ces femmes, et, à peine est-on arrivé auprès d'elles qu'on se retourne pour regarder ce qu'elles contemplant : Jésus mort sur la Croix.

Nous le regardons ensemble. Le regard que nous portons sur le Christ est celui de l'Eglise qui regarde son Seigneur.

Nous le contemplons avec respect, c'est-à-dire avec une juste distance. Le respect est une juste distance. Ne nous enfuyons pas comme les autres disciples ; restons présents avec ces saintes femmes, chacun à notre place. Et apprenons avec elles à regarder le Christ. Apprenons avec elles et comme elles à entrer dans le recueillement, dans le silence intérieur. Un silence où l'on se souvient de ses paroles.

J'ai dans mon bureau la photo du Père Fillard, mort quelques jours avant le Dimanche des Rameaux, il y a deux ans. Et quand je le regarde, je l'entends. Je me souviens de sa voix. La représentation de Dieu n'est pas de l'ordre de l'image : c'est une voix, une parole. Voici mon Fils, disait, au jour de la Transfiguration, la Voix venue du Ciel, mon Fils bien-aimé : écoutez-le.

Regardez le Crucifié. Et choisissez dans l'évangile la Parole qu'il vous adresse. Soyez sans crainte : c'est une parole d'amour et de pardon.